

L'IMMENSE REGRET  
QUI ME CONDUIT  
SUR LE CHEMIN  
DE CHEZ MOI



ALAIN SEVESTRE

L'IMMENSE REGRET  
QUI ME CONDUIT  
SUR LE CHEMIN  
DE CHEZ MOI

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1137-7

Camille va chercher sa sœur (ne me laisse pas seule, a dit Anna, je me sens seule tout le temps en ce moment, c'est bête, j'ai les enfants, mais ce n'est pas pareil) à la cinquième séance de médiation entre elle et Christian, son mari, rue de Phalsbourg, un de ces grands et beaux appartements reconduits en centre d'accueil avec salles et bureaux à surfaces modulables, hall d'entrée suréclairé et toutes ces matières désagréables, faciles d'entretien, qu'on retrouve dans les locaux à usage collectif, cabinets d'avocats, de médecins, offices de notaires, permanences d'associations, bâtiments d'administration, pas chez soi. Les plantes qui les décorent, sommées, printemps ou pas, de faire des feuilles ou du vert, y mènent une drôle de vie.

Bonjour, je viens chercher ma sœur, madame Jeanson, Anna Jeanson.

Vous êtes ?

Sa sœur, répète Camille.

La secrétaire sourit, fait oui de la tête, désigne un siège. Se dégage de son accueil une amabilité si grande, si sincère, si appliquée qu'on a l'impression qu'elle joue à la marchande ou à la maîtresse d'école, ou bien qu'elle pourrait se mettre à chanter dans l'instant tout

en tournant sur elle-même et, chorégraphiant les objets et les meubles, emporter cette jeune matinée dans la farandole des jours formidables qui font de la vie une chatoyante et persistante comédie musicale. Pour l'heure, tout en considérant Camille de temps à autre, elle pose avec douceur le regard sur les choses de son bureau, suit du doigt la courbure lisse du téléphone fixe. Elle porte les cheveux bruns très longs dans le dos et très courts sur le front en une frange réduite à l'idée, quasi disciplinaire ou réglementaire, et c'est comme si elle avait deux coiffures en une. La singularité de cette coupe pousse à imaginer ses raisons d'être : on a dû notifier au coiffeur des désagréments et en même temps des impératifs : pas de cheveux dans les yeux ou bien je ne veux pas mouiller les cheveux en me lavant le visage et pour le reste on ne touche à rien ; ou bien on voulait un genre de coupe moitié nonne, moitié femme du siècle, car, plutôt qu'un effet de mode, on sent une coiffure pratique, opiniâtre. Un débat a eu lieu qui a donné raison aux deux parties ; on n'a pas voulu trancher, on n'a pas voulu renoncer ; peut-être s'agit-il d'un accident ou d'un coup de tête : coiffeur trop cher, elle s'est massacrée toute seule un jour, il y a peu parce qu'ils sont vraiment très ras sur le devant, elle a attrapé les ciseaux, en avait marre de se peigner et déteste les barrettes, clac ! Elle a peut-être tourné dans un film : réalisateur hyperexigeant, scénario astreignant qui décrit un monde du futur où le cheveu même est soumis au diktat d'un tyran chauve. Ou bien un chewing-gum. Ou bien une mesure d'automutilation. Pas les poux parce que tout, à l'exemple de la frange, serait passé à la tondeuse. La coiffure lui donne un visage clair à

reconnaissance faciale immédiate. À ce stade, il est impossible de dire si elle est jolie ou laide. Son nez doit être cassé.

Oh ! fait-elle au milieu de rien.

Elle a oublié quelque chose, se lève, dans son empressement heurte violemment de la cuisse le coin du bureau, ne sourcille pas, s'éclipse. Camille jette un œil à son portable. Un message d'Henriette :

Norbert a coupé et réécrit ton article

écrit en gras suivi de quatre points d'exclamation.

Elle range l'appareil, lit sans envie le titre des magazines qui se chevauchent sur la table basse devant elle, puis, contre le mur, sur des étagères à dépliants, disposés debout, des brochures sur le vrai coût des conflits familiaux, de simples feuillets sur la conciliation, des revues informatives à contenu juridique, la collection entière des *Bien réussir, Bien Réussir sa médiation prud'homale*, décliné en *Bien réussir sa médiation familiale*, puis *médicale, pénale, bancaire, commerciale*. Un numéro de téléphone sous blister, à part, punaisé sur le flanc de l'étagère : SOS violences conjugales. Sur le rayon du bas de brefs fascicules : *Le pervers narcissique en 10 symptômes (partie I)*, *La garde alternée, avantages et inconvénients*, un livre également *Les 1 001 films à voir avant de mourir*.

La secrétaire revient, porte un gobelet qu'elle pose non pas sur la table basse avec les revues, mais sur une autre, plus haute, à la gauche de Camille.

Un petit café, prévient-elle.

Elle retourne vers son bureau, s'arrête de dos, touche de l'index la zone heurtée de la cuisse comme la désignant au bureau et, de la main droite fermée en poing, pour qu'il comprenne bien les choses et lui apprendre

les bonnes manières, elle abat son poing fermé sur le plat du meuble, s'assied enfin et, bras croisés, sans faire semblant de classer un dossier, contemple Camille, comme un tableau qu'elle viendrait de composer avec la boisson chaude. Camille jette un œil au gobelet nu.

C'est sucré, entend-elle. Personne d'autre n'y a bu ni n'y boira jamais. Que vous.

Camille fait oui de la tête bien poliment.

La secrétaire se relève, approche la petite table au gobelet pour que, du fauteuil, Camille n'ait que la main à tendre. Elle en profite pour, passant de l'autre côté de la table basse, rapporter une autre revue (*Psychologies Magazine* paré du visage de Charlotte Rampling), qu'elle ne dispose pas tout au bout des revues, mais entre *La Cause freudienne* n° 62 et un autre *Psychologies Magazine* nanti du visage de Juliette Binoche où il est question de « Pourquoi le désir va et vient ? » comme si c'était sa place ; voir écrit noir sur blanc « Savoir y faire avec ses symptômes » ou « Inédit : la vraie vie sexuelle des femmes », dans le cadre d'une revue, c'est tentant. L'état froissé des couvertures des *Psychologies* révèle, en comparaison de celles des brochures des étagères, ou même de *La Cause freudienne*, un feuilletage nombreux. Une histoire de titres, très certainement, couplée à la figure des comédiennes. De ce bel étalage, Camille reste à l'écart, se contente de survoler les unes.

C'est parce que vous êtes comme ça aujourd'hui. Par exemple, ça aurait pu être demain et vous auriez été autrement, je n'aurais rien fait. Café, niet !

Elle écarte les bras du buste, paumes ouvertes vers le plafond pour accompagner ce qu'elle vient de dire puis retourne à son bureau.



Que Camille n'élise aucune revue, même cet ajout si habilement glissé, ne contrarie pas la secrétaire qui plane dans les hautes sphères stables d'une satisfaction d'elle-même et de sa journée ; elle est peut-être complètement ivre ou sous médication abrutissante. Son regard, très insistant sur Camille, reste bienveillant, presque illuminé. Quand Camille se lève en quête des toilettes (un peu aussi pour quitter la domination de ce sourire), elle n'ose déranger la jeune femme qui s'est tant de fois levée pour elle, mais c'est sans compter son dévouement et son flair. Déjà debout, sans un mot, visage baissé pudiquement, croirait-on, elle indique du bras l'escalier au bout du couloir, la main très molle. Nul doigt ne pointe la direction. Bouge seulement la main flasque dont on craint qu'elle ne se détache du corps pour s'offrir, cette main, à escorter. La porte des toilettes est indiquée d'un grand X, croix ou lettre. Lorsque Camille en sort, la secrétaire est là qui décide de l'accompagner pour redescendre lentement à l'étage des bureaux, la retenant par le coude, lui indiquant chaque marche, de façon qu'elle ne chute pas. Le téléphone sonne et la secrétaire est déchirée entre deux actions : aider Camille et répondre au standard. Elle s'affole un court instant, mais violemment, agite les mains, oh là là, adresse un regard peiné à Camille, dégringole les marches restantes, court dans le couloir en disant j'arrive, j'arrive. Et là, sur dix mètres, elle rentre une première fois dans le mur sur la droite, tombe, s'excuse comme à quelqu'un, dit qu'il n'y a pas péril, se relance, heurte le mur sur la gauche, se relève, s'excuse à un absent, pas péril, pas péril, et disparaît dans le hall.

Dans ce même couloir, une porte est ouverte. En passant, Camille aperçoit sa sœur sur l'écran d'un

ordinateur, habillée d'une robe qu'elle ne lui connaît pas, évoluant avec aisance dans un décor savamment éclairé qui évoque une scène de film. Anna joue dans un film déjà tourné. Et près d'elle, Christian, son mari. Leur visage, Camille se l'explique ainsi, a comme été superposé à celui des comédiens.

Camille passe une tête, non, personne, pénètre dans la pièce meublée de tables blanches poussées tout autour contre les murs, de deux rangs de chaises de collectivité à coque galbée grise, s'assoit aussitôt dans le fauteuil noir dédié au bureau où se trouve l'ordinateur ; un bloc-notes, un stylo Bic bleu, des babioles de papeterie complètent la décoration dont elle ne cherche pas à identifier plus avant la fonction, il s'agit d'un bureau ; l'ordinateur, en réseau sans doute, transmet des images que quelqu'un d'autre bricole ou visionne à un autre endroit.

C'est la nuit. Ils (sa sœur et son mari) marchent dans une ruelle sombre de Paris ; lui, un dossier sous le bras droit, la main gauche dans la poche, persuade Anna (ce n'est pas le corps d'Anna, seulement son visage) d'attendre la magie (pas de son, des sous-titres), qui tarde à arriver. Anna s'impatiente, s'assied sur des marches, en a assez ; il se tourne vers elle et sourit ; dans le mouvement de la tête pour se tourner, on a quitté la séquence si précisément qu'il faut un tout petit laps pour se rendre compte qu'on a changé de décor, mais également de film ; on retrouve Anna, très blonde, assise au comptoir d'un bar d'étage, et Christian, crâne dégarni, en costume sombre, nœud papillon défait, tourné vers des fenêtres qui dominent une ville nocturne. Nouveau plan qui enchaîne sur eux, plein soleil, une route de campagne, habillés pour des travaux de ferme. Ils sont debout l'un

à côté de l'autre, sourient, marchent, s'arrêtent. Hop ! nouveau plan. Ils sont étendus sur la glace d'un lac gelé, de nuit maintenant, (sous-titres) elle lui demande de lui nommer les constellations ; il n'en connaît aucune ; ils rigolent. Lorsque leurs visages se tournent l'un vers l'autre, on les retrouve étendus encore sur le dos, mais dans un lit ; ils discutent, la tête sur des oreillers blancs ; il dit (sous-titres) « continuez à écrire ! ». Alors, elle change de position, se place sur le côté, visage vers lui, et le plan change : ils marchent dans l'allée d'un château en noir et blanc.

Ah bah, t'es là ? dit Anna, debout dans l'encadrement de la porte.

Camille la rejoint, l'embrasse, tente de parler de ce qui passe en ce moment sur l'écran. Anna veut partir sur-le-champ, lui expliquera. Dans le hall d'accueil, la secrétaire frôle du doigt le gobelet intact, aperçoit Camille et Anna, écarte aussitôt les jambes, décrit de grands moulinets des bras, termine son kata la main droite frôlant le ventre et la gauche à hauteur de visage qui fait coucou. Son collant sombre porte un trou au genou droit.

Au revoir, Séverine, à mercredi, dit Anna qui passe outre ce déploiement chorégraphique et déplacé.

Elles se font la bise. Sur la lancée, la secrétaire, Séverine donc, embrasse Camille de deux bonnes bises.

Dehors, Anna laisse éclater sa déconvenue.

Christian est encore là-haut à discuter avec la médiatrice. Il ne joue pas le jeu. Il est d'accord avec tout et puis, soudain, je m'aperçois qu'il n'est d'accord avec rien, mais rien, et qu'il disait qu'il était d'accord pour voir jusqu'où on pousserait le bouchon à lui faire accepter des trucs pour lesquels il ne sera jamais d'accord.

Anna remercie Camille d'être venue la chercher, la conduit au parc Monceau, juste là, devant elles. Anna se laisse tomber sur le premier banc.

J'en ai marre. Les premières fois, ça allait, mais je n'en peux plus d'être coincée entre le discours de la médiatrice à fond dans le processus et Christian qui reste de marbre et résiste à tout, ironise.

Camille dit elle est drôle, Séverine, la secrétaire.

Elle est un peu tarée, assure Anna. En plus, elle déteste les gens parce qu'elle les désire ; dès que tu dis son prénom, elle se met à marmonner de joie, entre en elle-même, se coupe du monde et ronronne. Il faut dire son prénom, ça crée un lien et elle reste tranquille. Tout le monde ne connaît pas son prénom, c'est ça, le problème. Bon, qu'est-ce que tu as vu des films ? Tu nous as vus où ?

Camille insiste sur Séverine.

Tu sais qu'elle rentre dans les murs ; elle s'est mise à courir et elle est rentrée dans le mur, deux fois, paf ! et...

Anna l'arrête. Séverine est sans doute à moitié dingue, mais ça ne l'empêche pas d'être une supercoquette : elle ne voit rien à deux mètres, elle porte des lunettes, mais elle refuse de les mettre parce que c'est des lunettes genre sécu. Elle est tout à fait au courant de la mode ; elle n'a pas de fric, mais on ne lui fait pas porter n'importe quoi.

Et qu'est-ce qu'elle faisait avec les bras ?

Je ne sais pas, je crois qu'elle fait de la boxe ou du MMA, un truc comme ça... Bon, dis-moi, tu m'as vue où ?

Dans un bar luxueux très sombre.

*Lost in Translation*, mentionne Anna, juste avant on est dans *Minuit à Paris*. C'est le début, tu n'as vu que le début.

Puis sur un chemin de terre et puis aussitôt sur la glace, puis dans un lit, vous discutez, puis un château.

Ouais, on fait un tour dans *Sur la route de Madison* et *Eternal Sunshine of the spotless Mind*, retour à *Lost in Translation* et *L'Année dernière à Marienbad*. Et?

Bah, c'est tout, tu es arrivée.

Tu avais le son ?

Non, je n'ai pas osé toucher.

Tu as vu comment ça marche ? Chaque fois, il y a un raccord dans le mouvement, c'est la médiatrice qui nous a tout expliqué ; on fait ça et on bascule dans un autre film ; on n'a aucune liberté de gestes, évidemment, ce sont les gestes des personnages dans les films, mais quand tu touches la manette à un moment, hop ! ça te fait changer. Christian a daigné toucher un bouton, pour essayer, je voyais bien que, dès qu'on s'approchait l'un de l'autre à l'écran, il intervenait pour éviter qu'on s'enlace ou qu'on s'embrasse ; je ne voulais pas non plus, tu sais où on en est avec Christian ? Mais j'avais envie, je ne sais pas, de... parfois, j'étais prise, j'avais comme des sentiments qui se superposaient. Comment dire ? Le contexte du film est tellement prenant, tellement captivant que, dès que ton visage s'y inscrit, tu es comme avalé et tu vis là-bas ; et donc, par retour, ici, tu es amené à relativiser tes exigences : tu vois, rien n'est grave alors autant s'entendre parce que, quoi que tu fasses, l'histoire continue. Qu'on se fâche ou qu'on tombe d'accord, le rouleau compresseur des événements avance.

Camille sourit, comprend.

Nous, je dis nous, mais il n'y a pas de nous, tu vois le genre de nous, bref, on s'est transportés dans *True Romance* ; la médiatrice nous a fourni tous les titres de film, après coup, pas avant, ça fait partie de l'expérience ! scène hypraviolente, il me frappe d'un énorme coup de

poing au visage ; j'essaye de me défendre ; il m'attrape et me fait traverser la vitre de la baignoire où j'atterris dans les bouts de verre. Chaque fois, les personnages ont nos visages, sans qu'il y ait d'erreurs d'éclairage ou des faux raccords de maquillage ou de barbe pour Christian, ni même des défauts d'échelle du genre grand corps et petite tête, non, tout est parfaitement réalisé ; c'est vrai que lorsque tu arrives dans une nouvelle situation, que tu débarques dans ta nouvelle peau, tu te retiens de bouger, tu as envie de te reconnaître, tu cherches le nom du film, tu te demandes si tu l'as vu, et tu n'en reviens toujours pas d'être à leur place, de faire ce qu'ils font ; tu t'y crois ; les cheveux des personnages sont les mêmes que les nôtres, pour qu'ils s'approchent de nous !

Je t'ai vue blonde dans le Woody Allen et aussi dans le Sofia Coppola.

Ah ouais ? Je ne m'en souviens pas.

Camille confirme de la tête.

Bon. Là, j'avais du sang plein le visage. J'ai trituré les manettes comme une folle, rien à faire, la scène continuait. Christian ne touchait à rien, attendait que la séquence se finisse. Et puis, pouf ! *Une femme est une femme*, de Godard, noir et blanc, on fume, on boit du Dubonnet au bistrot.

Oui, je connais la scène, tu es habillée en bleu avec un col blanc en fourrure, dit Camille.

Oui. En fait, je me suis mise à avoir des attentes de films. J'avais envie de légèreté ou que ça finisse bien, un Capra. La dernière fois, il y avait un Antonioni, j'avais le beau rôle.

Lequel ?

*L'Éclipse.*

Camille imagine.

On n'a jamais le pouvoir sur les dialogues, ni sur les gestes, sur rien parce que les situations et les films sont déjà tournés, sauf que c'est toi à l'image, alors tu te demandes, et tu te trouves plongé dans des souvenirs étranges, impersonnels. Comme sur une photo de toi petit: on te dit que c'est toi, là, sur la photo, et d'ailleurs tu te reconnais, mais tu ne te souviens pas de la situation. Ensuite, entretien avec la médiatrice. Qu'est-ce que tu en penses?

C'est postmoderne, dit Camille avec une moue convaincue exagérée.

La médiatrice dit que les nouvelles technologies font naître de nouveaux sentiments. Elle a des phrases parfois qu'elle te balance et qui sont censées te reconforter sur ce que tu fais ou t'expliquer.

Mais elle est gentille, ça va?

Anna considère sa sœur comme si elle venait de sortir du sujet, que, depuis le début, elle faisait semblant de s'intéresser, pensait à autre chose.

Gentille, Camille, on s'en tape! En fait, reprend Anna, ça m'a donné envie de voir les films et pas du tout celle de me concilier! Tu parles d'une médiation!

Au sourire muet de Camille, Anna devine qu'elle est pressée.

J'ai rendez-vous dans le dix-huitième, pas rendez-vous, mais je dois faire un papier sur une expo.

Déjà!

Ce sont des moments qu'Anna voudrait toujours faire durer. Le luisant du blouson de cuir de Camille fait sur Anna l'effet d'une anguille qui glisserait entre les doigts et elle a beau lui attraper le bras pour la garder encore

un peu auprès d'elle, elle sait qu'elle doit la laisser partir et elle regarde à regret ses propres mains se desserrer de leur proie tout en lui parlant d'anguille. Camille comprend tout à fait que, en ce moment, pour une durée non définie, Anna ait le premier rôle dans leurs conversations.

On n'a pas parlé de toi, dit Anna. Qu'est-ce que tu as pris comme décision, pour le journal ?

Je reste, je ne me vois pas partir.

Et le mariage ? Tu devais te marier. Tu m'as dit que vous aviez parlé de mariage avec Thomas.

Camille regarde au loin.

Je ne sais pas.

Anna écoute, préoccupée. Camille n'ajoute rien, se prépare à partir, fait mine de vérifier qu'elle a tout avant de se lever.

Tu peux m'en parler, tu sais. Christian et moi, c'est du passé. Il s'agit de s'entendre maintenant. Tu vois, relance Anna, tout irait bien avec cette médiation. Le lieu est plutôt bien. Pas de banderole du style L'ENFANT D'ABORD dans le hall d'accueil. La médiatrice est plutôt moins psychologisante que je ne pensais. Non, c'est Christian, fermé comme une huître, hostile. Pendant les films, on aurait pu vivre je ne sais quoi s'il s'était prêté au jeu. Il s'est mis à comparer avec les casques de réalité virtuelle ou augmentée qu'il connaît. La médiatrice l'a rembarré, ici, ce n'est pas le même projet, pas les mêmes supports et pas la même expérience. On parle ici d'intégration dans un milieu fictif, a-t-elle dit ; avec un casque, il y a immersion, on ne vous demande pas d'imaginer votre parcours, il est déjà tracé, vous êtes obligé de passer par où les films passent ; l'intérêt est de voir ce que vos mouvements annoncent. Par ailleurs, on ne tient pas à



ce que vous renonciez à la réalité, voilà pourquoi vous n'oubliez jamais que vous êtes devant un écran, vous êtes présent, vous jouez à vous-même de façon cadrée. Oui, voilà, il s'agit de jouer sur l'identification.

Évidemment très animée parce qu'elle sort de sa séance, Anna s'est levée et accompagne Camille vers la sortie du parc, parle, parle, enchaîne soudain sur :

Camille, j'ai besoin que tu me passes ton appartement.

Camille s'arrête, sonde sa sœur pour évaluer dans quelle histoire elle se trouve embarquée.

Ton appart, j'ai besoin de ton appart.

Ben oui, viens quand tu veux. Tu veux t'isoler de Christian ? essaye Camille.

Non, c'est pas ça. J'ai loué notre appartement pour trois jours à partir de jeudi, donc je serai avec les enfants et Christian ira dormir où il voudra. On sera quand même trois.

Donc, si j'ai bien compris, je vous laisse mon appart et je vais autre part ?

Tu as Thomas tout de même.

Tu m'agaces, Anna.

Un bébé dans une poussette près d'elles se met à pleurer. Sa mère ou sa nourrice leur jette des regards tout en berçant nerveusement l'enfant.

Viens, dit Anna, tu as parlé fort, tu as réveillé le bébé !

Non, je n'ai pas réveillé de bébé, se défend Camille très fort. Madame, j'ai réveillé votre bébé ?

Elle marche vers la poussette ; la femme s'est levée, gros dos, bras protecteur au-dessus de la poussette. Anna attrape Camille par la manche de son blouson.

Viens, bon sang !

Elles s'éloignent. Des lycéens sont allongés sur les

pelouses. Au-dessus d'eux, partout, dans les arbres, il doit y avoir également une grosse bande d'oiseaux sonores.

Réveiller des bébés ! dit Camille pour elle-même, les yeux au ciel.

J'ai calculé que ça correspondait aux jours où vous êtes ensemble, reprend Anna.

Écoute, Anna, arrête ! Je vois Thomas cinq jours à cheval sur le week-end ; ce n'est pas une vraie semaine. Il est seul quelques jours, puis je viens, on se voit tous les deux, puis ses enfants arrivent le dimanche soir, je les vois un ou deux jours, enfin je les laisse et retourne chez moi. En général, on se téléphone. Tu t'es plantée, je vais lui demander. Pour moi, c'est d'accord, évidemment. Bon, faut que j'y aille.

Et les clefs ?

Je te les donne mercredi, ça va ?

Elles s'embrassent.

Et ton mannequin ? s'informe Anna.

Camille lui jette un regard noir.

Stélios, pardon.

Stélios n'est pas mannequin, tu m'emmerdes, Anna. Il travaille pour des agences, des magazines, je te l'ai déjà dit, il a dû poser deux fois, c'est tout, il organise des séances pour des campagnes.

Tu le vois toujours ?

Oui.

Tu peux aller chez lui si Thomas ne.

Arrête d'organiser mes jours, Anna, tu loues ton appart ensuite tu.

C'est trois jours !

Ce soir, je suis chez Thomas, donc, ça veut dire que je dois y rester trois jours de plus.

Anna la regarde dépitée. Camille se calme aussitôt.

Pardon, on se voit mercredi et je te donne les clefs, d'accord?

Camille se sauve.

La bouche du métro est là; elle passe devant sans y descendre, se retourne; sa sœur la voit ne pas prendre le métro et Camille fait un petit signe qu'elle préfère marcher, c'est le printemps.

Toujours ce printemps.

Elle sort un carnet, s'arrête, écrit :

Je suis chez toi jusqu'à dimanche. Pas de problèmes?

Elle reprend sa marche, jette un œil au carnet, sort son téléphone, tape la phrase, l'envoie, garde l'appareil en main.

Au bout de la rue, elle reçoit une réponse.

Non, écrit Thomas,

Non, quoi? écrit-elle.

Après quelques pas, elle considère son «Non, quoi?», et l'envoie, sans quitter l'application, yeux sur le cadran.

Non, pas de problèmes, répond-on.

Elle met l'appareil sur veille et le range.

Elle marche dans la rue.

C'est sur un fin carnet que Camille note au brouillon tous les petits mots, toutes les petites phrases avant de les taper au propre sur son téléphone. Même pour un SMS comme «j'arrive» ou «je t'embrasse». Ébauches souvent inutiles car, invariablement, elle recopie ce qu'elle a déjà écrit; peut-être, au cours du brouillon, a-t-elle eu le temps de se mettre dans la peau du destinataire du mot, de se figurer dans la situation de recevoir un simple «OK» en réponse à «on se voit tout à l'heure», ou bien, comme maintenant, de lire «j'arrive» plutôt que «je suis là dans 5 mn», en réponse à «t où?» alors qu'elle aperçoit déjà la façade d'immeuble si reconnaissable dans la rue à sa volée de bow-windows en angle qui, sur trois étages, forme comme une échauquette, et qu'elle le voit, lui, derrière la fenêtre, faire un petit signe de la main. Elle range son carnet dans son sac à main, remise itou son téléphone après l'avoir réglé sur discret. C'est peut-être tout à fait son genre d'essayer des solutions, d'aller même jusqu'à défaire ce qui est fait pour revenir à la situation de départ. Peut-être. Dans le hall d'entrée, à peine a-t-elle baissé la fermeture à glissière de son blouson en cuir noir que, semblant se souvenir de quelque chose, elle

en remonte le curseur au niveau du plexus. Enfin, elle grimpe l'escalier, sonne. Il ouvre.

Bonjour, Camille, dit-il, entre, je t'ai vue arriver.

Il sourit. Il a un truc sur le feu, la laisse refermer la porte, virevolte, donne de l'élan à sa visite, pose des questions depuis la cuisine, ne l'entend pas. Elle sort de son sac le journal du jour et celui du week-end qu'elle dépose sur la table ronde aux pans repliés.

Elle ne regarde rien du salon, ni le canapé de velours vert à capitons qui sert de lit d'appoint, ni le petit coin aménagé autour d'une table bistrot dans l'oriel, devant les trois fenêtres arquées, ni le bureau hérité de son père. Le ventilateur de plafond est en marche ; c'est un appareil désuet, clinquant, à cinq pales dorées affublées de trois lampes roses format tulipe, et un rotor central en laiton poli. Inutile, complètement inutile : il ne fait pas trop chaud. Deux petites chaînes y pendent qui commandent l'arrêt ou la marche, dont on ne se sert pas, parce qu'il suffit d'appuyer sur le commutateur. Le petit temps qu'il reste absent pour sans doute baisser le feu, elle le passe devant le tableau mal peint d'une tête de cheval en portrait, visage à vingt centimètres de la toile, yeux dans les yeux de l'animal comme dans un miroir, sans se voir.

Il revient de la cuisine. Il est habillé d'un jean et d'une chemise aux pans lâchés, aux manches remontées. Elle ne s'est pas défaite, n'a pas pris ses aises, n'est pas venue le retrouver devant les casseroles pour savoir ce qui cuit. La découvrir, au retour de la cuisine, avec ce visage clos, vigilant, lui fait suspendre ses gestes, s'arrêter, dire

Ça va ?

Stélios, je ne vais plus venir. Je ne veux plus qu'on se voie comme ça.

Pourquoi ?

On en a déjà parlé. Je veux qu'on arrête de se voir. Ce n'est pas possible. Je n'ai jamais de temps à moi ; j'oublie des affaires de tous les côtés, ce n'est pas ça, mais c'est un ensemble : je navigue entre deux appartements, entre trois même, je...

De quoi parles-tu ? De la logistique de notre liaison ? phrase-t-il avec légèreté. Tu as une culotte ici, peut-être deux, un pantalon, un haut. Tu as ton tiroir ! Tu veux deux tiroirs, c'est ça ?

Il badine encore, mais ses paupières animées et son regard flottant traduisent une inquiétude.

Je ne viendrai plus ; je ne veux plus qu'on se voie.

Thomas a des soupçons ?

Elle le regarde sans répondre.

Tu es enceinte ?

Les yeux de Camille ne cillent pas à la question ; son visage en paraît d'autant plus froid.

J'ai trouvé : c'est parce que je ronfle.

Elle sourit, réprime son sourire aussitôt.

Le ventilateur ronronne au-dessus d'eux. Une des mèches de Camille volette.

Tu es en train de me tester ? Tu as rencontré quelqu'un ?

Pour le moment, ajoute-t-elle. Aussitôt confuse de la modération qu'elle donne à la décision, elle se reprend, dit je ne peux plus.

Il part dans la cuisine, éteint le feu, saisit une grande paire de ciseaux à poignée orange qui traîne sur le plan de travail, qu'il ouvre et ferme sans y penser, pour en entendre le claquement.

Je ne comprends pas... On ne s'est jamais disputés, jamais, dit-il pour éclairer l'absurdité de cette annonce.

On ne peut pas se disputer, on n'est pas ensemble.

Tu ne parles pas comme ça, tu n'as jamais parlé comme ça, on dirait une formule ; tu as préparé des phrases.

Il la regarde, traque des détails dans ses yeux, des frémissements sur son visage. Il pose la paire de ciseaux avec une délicatesse crispée.

Bon, viens, assieds-toi, tu dis ça sous le coup de... tu ne sais plus où tu en es avec le journal, la décision que tu dois prendre...

Non, je ne veux pas m'asseoir.

Tu ne veux pas boire quelque chose ? Bon, écoute, on dit qu'on ne se voit plus quelque temps et puis...

Il s'active en gestes vides.

Bon, ne t'assieds pas.

Voilà, dit-elle.

Merde, fait-il, je n'avais pas du tout prévu ça. Et la Grèce ? Notre projet, en Grèce ? On avait des projets. Notre motel. Et puis la vie avec toi.

Il prend une grande inspiration par la bouche, dit bon, comme pour passer à autre chose, rechute aussitôt sur un regret.

Je voudrais partager d'autres repas avec toi. Déjeuner avec toi, j'adore déjeuner avec toi et parler dans la rotonde. On ne fera rien.

Elle baisse les yeux.

Et tes fesses.

Il s'avance, l'embrasse. Ils s'embrassent. Il palpe son blouson, la serre contre lui.

Non, non. Il ne faut pas.

Elle tente de détourner son attention, dit qu'elle a apporté les journaux, qu'elle les a pris hier au journal.

Il s'écarte, revient sur elle, cherche à la reprendre.